

# *Les Oubliettes*

*Recueil de souvenirs*

*Marie-Jeanne Chateau*

Je cède à la tentation, me parfume à l'air du temps.  
Je vais écrire mes mémoires. Celles d'une fille d'Oc, retraitée de la  
CRAM Midi-Pyrénées.  
J'espère que ce petit recueil ne tombera pas dans les oubliettes.

*« L'oiseau n'est plus, la mère est morte,  
Le vieux cep languit jaunissant,  
L'herbe du seuil croît sous la porte  
Et moi, je pleure en y passant... »*

Lamartine

Dans ce recueil\* :

## **Les Oubliettes**

Thérèse

## **Les Ordures ménagères**

## **La Banque**

## **La Diphtérie**

## **Les Avionneurs**

## **La Libération**

## **Le 17 ter**

## **La Retraite**

*\* Marie-Jeanne Château, dans le recueil qu'elle nous a adressé retrace certains épisodes de sa vie. Personnalité qui ne suscitait pas l'indifférence, cet ancien cadre de la CRAM Midi-Pyrénées y a exercé une longue carrière. Ce sont quelques uns de ces moments en lien avec la protection sociale qui ont été sélectionnés pour être mis en ligne sur le site (titres en noir ci dessus).*

*Le Comité régional d'histoire de Sécurité sociale de Midi-Pyrénées qui remercie l'auteur pour sa contribution.*

## Les Oubliettes

Je suis née en 1936 au 36 rue du Languedoc à Toulouse. J'en ai vu des chandelles, plus de 36 ! On s'éclairait à la bougie pendant la guerre 1939-1945. J'avais sept ans en 1943, l'âge de raison, dit-on ! J'ai l'âge des congés payés – ce qui n'est pas rien. Les assurances sociales, ancêtres de notre Sécurité Sociale étaient installées rue des 36 ponts. Lorsque j'ai été embauchée à la CRAM (1964), je codifiais les pensions de réversion. Sur des dossiers couleur bulle (beige si vous préférez), je marquais le numéro 36. C'est dire l'importance de ce chiffre dans ma vie ! Bon, je ne vais pas répéter 36 fois la même chose. Pas de lourdeur, mon recueil doit être sur son 31.

Au 36, pas quai des Orfèvres, rue du Languedoc, s'élève, restauré, magnifique, *l'Hôtel du vieux raisin*, construit en 1516 pour le capitoul Béringuier Maynier. J'y suis née, j'y ai grandi. Pas dans les riches appartements (décorés par les artistes de la Renaissance), dont l'un était destiné à François I<sup>er</sup> lors de ses séjours toulousains, mais dans la loge de la concierge.

Le sous-sol de cet édifice est creusé de galeries en partie inondées par des eaux gluantes et noires. Les bonnes y jetaient des ordures, des chats morts et même des...mais ça c'est une autre histoire.

Les employés des Beaux-Arts – l'hôtel est classé monument historique – avaient découvert : oubliettes, prisons, culs de basse fosse, instruments de torture, ossements... De tels endroits servaient de prison. On y enfermait les condamnés, les indésirables. Ils étaient perdus, oubliés à jamais, d'où le nom : les oubliettes.

Il était rigoureusement interdit de jouer dans ces lieux. « Il est interdit d'aller dans les souterrains. » Le pluriel utilisé rendait, à mes yeux d'enfant, ces galeries encore plus lugubres et froides. J'ai bravé l'interdit. Mes parents ne l'ont jamais su. Les oubliettes furent longtemps mon espace de jeu ! Harry Potter, à côté, est un conte pour les petits de la maternelle. Mon imagination m'entourait de fantômes,

de cris de prisonniers sous la torture. Ces galeries obscures empestaient l'humidité et la peur.

Sanitaire, hygiène, sécurité, principe de précaution, n'étaient pas dans le vocabulaire du moment. C'était aussi inconscient de ne pas murer ces galeries que de ne pas sécuriser une piscine. De tout temps, les parents ne surveillent pas trop leurs enfants. Avant ! Avant ! De mon temps ! C'était comme maintenant !

Pourquoi tant d'eau dans ces oubliettes ? Toulouse est une ancienne cité lacustre appelée Tolosa. Les plus grands monuments du patrimoine sont construits sur pilotis. Le marché des Carmes, la Caisse d'Epargne, la cathédrale Saint-Etienne, l'hôtel de pierre d'Assésat. Ils communiquent entre eux par des galeries envahies par les eaux. Sous chacun, il devait y avoir aussi des oubliettes.

Il ne faudrait pas que mes souvenirs y tombent...Brrr...

## La Banque

« – Thérèse, on donne une allocation aux vieux travailleurs salariés, c'est *place Sainte-Scarbes*. » Tiens donc l'aubaine... L'allocation aux vieux travailleurs salariés venait d'être créée.

C'était la première fois que j'entrais dans une annexe des assurances sociales, le temple où vingt ans plus tard j'allais faire carrière. C'était une pièce exigüe, haute de plafond, avec un banc de bois ciré pour s'asseoir et une banque en bois vernis acajou comme dans les westerns. Ce comptoir supportait un vitrage cathédrale où l'on avait collé du papier kraft, sauf sur une partie qui était le guichet. Une ouverture à guillotine permettait, en levant le volet, d'apercevoir la dame qui se tenait derrière, à condition de se pencher pour la voir, et pour lui parler aussi.

Une employée en blouse bleue, lunettes rondes, permanente toute fraîche, les épaules recouvertes d'une pèlerine, donnait aux quémandeurs des ordres saccadés : « – Nom, prénom, date de naissance, activité ». « – Empêchez la de se balancer à la banque ! » ; le ton autoritaire et la castagne<sup>1</sup> de ma grand-mère me firent lâcher prise. On m'envoya au coin devant le portrait d'un vieux militaire moustachu, le maréchal Pétain. Oh, Maréchal ! Les voilà les pauvres travailleurs exploités sans justification de salaire, puisqu'ils n'en percevaient pas. Ils étaient reçus comme des pauvres, des indigents. Les conditions d'accueil aujourd'hui ne sont plus comparables. Il est vrai que l'assuré, le client, achète le produit « retraite. » En 1964, à mon arrivée à la CRAM, j'ai retrouvé la banque, le guichet, les employées en blouse bleue, à l'air revêche, avec la même pèlerine sur les épaules.

Mais les temps changent, j'ai vu les transformations des salles d'attente, des conditions d'accueil. J'ai eu l'honneur en 1965-66 d'être une des premières hôtesse d'accueil. Un vent de réforme et

---

<sup>1</sup> gifle

d'amélioration soufflait sur les caisses vieillesse. La télévision était venue filmer cet exploit. Allez savoir pourquoi chaque fois qu'un enfant se balançait à la fameuse banque, qui est restée longtemps dans l'aménagement de l'accueil, je lui donnais un bonbon. Il en a fallu du temps pour laisser la blouse et la pèlerine, pour considérer l'assuré comme un vrai client. On a même pris des engagements à cet effet.

Actuellement, place Sainte-Scarbes, dans les bureaux aménagés, il y a une permanence de l'Aide Sociale.

## La Diphtérie

Il y avait le dispensaire pour soigner les pauvres dont nous faisons partie. Mes parents n'avaient pas, je le répète, de couverture sociale. Les religieuses de la rue Pargaminières prodiguaient des soins, donnaient des sirops, des pommades, des potions magiques préparées dans leur couvent. Elles vivaient de dons, demandaient une modeste participation aux patients. Misérables, indigents, bienfaisance, s'habillent de nos jours de « précarité », « érémitisme », « seuil de pauvreté », « CMU »... Qu'en termes politiquement corrects ces choses-là sont dites !

« – Elle a le croup<sup>2</sup> ! » « – Il reste une ampoule de sérum, vous avez de la chance », dit l'infirmière de l'Hôtel-Dieu à ma mère. Le stock était réquisitionné par les occupants, comme le pain, le lait... « Ce sont les restrictions », disait Thérèse, résignée. Rares étaient les enfants qui échappaient à la mort dans le pavillon des contagieux. J'ai eu encore plus de chance que ma mère, puisque je suis là pour vous en parler. Les microbes étaient à la fête.

Les salles de classe servaient d'asile de nuit à tous les réfugiés. Le jour venu, l'école reprenait comme si de rien n'était. Je me souviens de cette odeur acre, mélange de sueur, de crasse et de craie. Hygiène ! Les morpions et les poux s'étaient réfugiés eux aussi. Dans un coin de la classe, s'entassaient des couvertures de l'armée, débarrassées de leur fardeau de la nuit. J'ai attrapé des poux aussi. Pour les éradiquer, on aspergeait la tête de « Marie-Rose. » Quelle chance aussi que mes parents m'aient appelée Marie-Jeanne !

Après la guerre, l'Hôtel-Dieu est devenu un hospice pour vieux démunis et incurables. Un dortoir, vingt lits d'un côté, vingt lits de l'autre. Au milieu, des seaux hygiéniques, et en fond sonore, des plaintes, des râles. Que de progrès sociaux : chambre seule, hospitalisation à domicile, remboursement à 100 %, CMU. « Touchez pas à ma SECU ! »

---

<sup>2</sup> la diphtérie

Dès 1944, une fois par an, la visite médicale scolaire devint obligatoire. Un médecin, secondé par une infirmière imposante et donneuse de calottes, nous auscultait dans la classe même. On devait tousser et dire « 33 ». Un jour, j'ai osé « 34 ». L'infirmière terreur me donna la réplique en m'administrant une superbe gifle. Même pas mal. Plus tard, il y a eu les vaccins obligatoires (cuti, variole, BCG...). Heureusement, je n'ai pas fait carrière au Lido. Je garde les cicatrices que laissaient ces opérations effectuées à la chaîne « – au suivant ! »

Les fortifiants, à l'époque, ne coûtaient rien aux assurances sociales. Je me souviens de l'huile de foie de morue – l'extase ! En cas d'anémie prononcée, une visite aux abattoirs s'imposait. Là, il y a un musée maintenant. Un gros monsieur en blouse blanche maculée vous immobilisait, vous pinçait le nez et il fallait boire un verre de sang bien chaud. Si je mens, je vais en enfer. J'ai eu droit à ce traitement pour me remettre de la diphtérie. Pendant une semaine, je n'ai rien pu avaler.

Par chance, le traitement ne prévoyait qu'un verre.

## Le 17 ter

Rue des 36 ponts, rue du poids de l'huile, place Saint-Etienne, 17 ter boulevard Lascrosse, Basso Cambo rue Georges Vivent, ouf ! ça y est ! la CRAM a posé ses pénates !

C'est le 17 ter que je vais évoquer. En janvier 64, j'occupais les locaux. Mon premier emploi s'intitulait « employé aux écritures complexes ». Cela commençait bien, car il n'y avait pas de complexe que l'appellation... « Titi, va dire à Lolo que Sassa et Juju ont fini les P.D. ; il faut les porter à Pépé ». Toutes les lettres ministérielles que j'ai lues et appliquées n'ont jamais dépassé cette splendeur dans le texte.

La mode était aux diminutifs. Me faire appeler Marie-Jeanne relevait de l'exploit. Plus tard vinrent les sigles, les abréviations, les acronymes : PRD, DP, AME<sup>3</sup>... « L'âme de Madame untel est fausse », « on va liquider Monsieur », ou bien « oui Madame, vous serez réglée le mois prochain ». J'en passe et des meilleures.

Un jour, un incendie s'est déclaré au service des comptes individuels. Les manœuvres en cas d'incendie...quelles manœuvres ? On a cherché le chef responsable de l'évacuation des locaux. Le chef, il avait évacué tout seul, on ne l'a revu que le lendemain matin.

Il y avait, aux dires de certains, trop de rigueur ! Où est la différence avec pas assez ! Telles étaient les consignes : 7h45, être en place, machine en route, crayon et papiers sur le bureau. A la sonnerie de huit heures, le travail devait commencer. C'était la même chose le soir, on devait s'habiller quand la sonnerie retentissait. Je me souviens d'une collègue pressée qui travaillait avec le chapeau et les gants avant la sonnerie. En 1964, les « dames » en portaient toujours pour sortir. Il y avait beaucoup de rigueur, mais beaucoup de respect pour le personnel aussi. Les fournitures étaient distribuées au compte-goutte. Cela ne gênait pas grand-monde : une gomme usagée en

---

<sup>3</sup> Prorata Dû au Décès, Droit Propre, Allocation MEre de famille

échange d'une gomme neuve, un bout de crayon-mine contre un fier carandache. Avec les économies réalisées, la CRAM entretenait à Castelnouvel une maison pour enfants épileptiques. Le message était bien reçu par le personnel. Il n'y a plus eu Castelnouvel, il y a eu plus de fournitures.

Gamma 30 fut le premier système à envahir les locaux de la CRAM avec ses arobases et son curseur voyeur. « La machine pense, la machine dit... ». Adieu le métier de gratte-papier, adieu aussi le travail fait main. Le règne de l'informatique, c'est extraordinaire, mais beaucoup beaucoup c'est froid. Ces machines-là se nourrissent peut-être à la chaleur humaine. Mais que de services rendus. Je me souviens des mandats faits à la main...

Le manque de place s'est fait vite sentir. D'abord, les archives déménagèrent trois rues plus loin, ce qui permit de libérer un étage. Les documents n'étaient pas numérisés à l'époque. Un dossier urgent ? Qu'à cela ne tienne ! On en profitait pour aller faire une petite promenade... « Il faut déménager – on va déménager ».

Celui qui tient le gouvernail  
Vient d'acheter pour nous l'espace du Mirail  
Collègue, on change de caisse !

MIEC<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Magazine d'Information des Employés et des Cadres

## La Retraite

Six heures du matin, la sonnerie du réveil retentit. Vite, vite : ouvrir la porte au chien, au chat, préparer le café, se doucher. C'est dans le miroir que j'ai vu ma tête de retraitée, rajeunie, apaisée presque... Je ne vais plus travailler. Je me pince pour y croire. Quelle détente, quel bonheur ! La café est passé, il a pris son temps lui aussi on dirait. Je vais déguster mon premier petit déjeuner du troisième âge. Je joue à la dînette. Le pain grillé embaume. L'odeur du café est grisante. Je suis heureuse, libre. Je suis même payée pour faire ça !

On nous rebat les oreilles de jeunesse, d'activité, de voyage, de gymnastique, d'occupation, d'entretien de la mémoire. Bon, d'accord. Mais qui raconte la retraite ? A pas feutrés, pénétrons dans ce jardin merveilleux. Caresser le chat, jouer avec le chien, écouter le chant des oiseaux. Et même goûter au plaisir d'aller dans une grande surface lorsqu'il n'y a presque personne. On appréhende tellement la retraite qu'il pousse une forêt d'expressions impensables : « jeunes retraités », « troisième âge » (parce qu'il y en a un quatrième), « seniors ». Bien sûr il faut vieillir et mourir, c'est ainsi depuis la nuit des temps.

Il était une fois la retraite, l'âge respectable, l'expérience, la sagesse, la disponibilité, le temps de voir, d'écouter, de comprendre. Ils vieillirent heureux et eurent beaucoup de petits-enfants.

Sécurité socialement vôtre.